Document generated on 07/12/2025 5:07 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

Vidal, Cécile (dir.). *Une histoire sociale du Nouveau Monde*. Paris, Éditions de l'EHESS, 2021, 340 p.

Jean-François Côté

Volume 77, Number 1-2, Summer–Fall 2023

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1111426ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1111426ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Côté, J.-F. (2023). Review of [Vidal, Cécile (dir.). *Une histoire sociale du Nouveau Monde*. Paris, Éditions de l'EHESS, 2021, 340 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *77*(1-2), 239–243. https://doi.org/10.7202/1111426ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

identifié deux messages significatifs de ce symposium: 1) l'évolution du droit en regard de ce qui est maintenant accepté comme preuve devant la Cour; ainsi, on ne croit plus maintenant que les anciennes preuves écrites sont les seules preuves valides; la tradition orale est dorénavant acceptée comme jouant un rôle dans le fardeau de la preuve; 2) une décision de la Cour suprême du Canada a reconnu en 2014 les relations qui existent entre les plantes et les personnes comme étant des éléments clés dans la reconnaissance des droits au territoire et à la gestion des ressources. Ces deux éléments mis ensemble peuvent nous permettre de penser que nous atteindrons un jour un sentier qui, même parsemé d'embûches, mènera vers une véritable réconciliation.

Ma recommandation de ce livre est inconditionnelle. Cette contribution unique en son genre et diversifiée par la provenance de ses auteurs et autrices devrait être lecture obligatoire pour toutes les personnes intéressées de près ou loin par le rôle que peuvent jouer les recherches en ethnoécologie et en ethnobotanique et prêtes à examiner le point de vue de l'autre quant au partage du territoire. Qu'il soit anthropologue, historien, juriste, médecin, activiste, le lectorat trouvera dans ce livre une source limpide d'inspiration pour s'écologiser l'esprit.

Réginald Auger
Université Laval

Vidal, Cécile (dir.). *Une histoire sociale du Nouveau Monde*. Paris, Éditions de l'EHESS, 2021, 340 p.

Les ouvrages adoptant la perspective des études hémisphériques de l'Amérique en langue française ne sont pas légion – contrairement à ceux publiés dans le monde anglophone, où cette perspective s'est déployée de manière soutenue et assez systématique depuis quelques décennies déjà, en s'appuyant notamment sur deux associations scientifiques d'envergure, soit l'International Association of Inter-American Studies et l'International American Studies Association. L'ouvrage que dirige Cécile Vidal est donc remarquable d'abord à cet égard, puisqu'il engage une vision comparatiste qui embrasse l'ensemble des sociétés américaines dans la voie d'une vision synthétique des Amériques conçues dans leur unité hémisphérique. Résultat d'un travail s'étalant sur une quinzaine d'années d'initiatives de recherche diverses regroupant des américanistes d'Europe et d'Amérique, réunis en décembre 2017 lors d'un colloque international tenu à l'École

des hautes études en sciences sociales (Paris), l'ouvrage présente dans une série d'analyses thématiques le développement sociohistorique des sociétés américaines depuis leurs origines, en mettant l'accent sur la capacité à éclairer de vastes domaines de connaissance traités en fonction de leur conjonction au sein de contextes divers et souvent contrastés, mais qui permettent néanmoins de saisir des dynamiques communes à l'œuvre en leur sein. Ainsi, les thématiques « migrations et mobilités », « travail », « marchés », « territoires et propriété », « famille(s) », « religion », « droit et justice » et « ordre social » sont abordées en chapitres formant le corps du livre, en fonction d'un ensemble composite qui permet de déceler la cohérence d'ensemble traversant l'évolution des Amériques, particulièrement pendant la période coloniale s'étendant de la fin du 15e à la fin du 18e siècle. Cette délimitation de l'essor du « Nouveau Monde » saisit la signification d'un mouvement historique postérieur aux sociétés précolombiennes et antérieur à la formation des sociétés nationales qui vont s'affranchir, pendant ce que l'on pourrait appeler « le long 19e siècle », du joug colonial qui pesait sur elles.

C'est dans ce creuset que s'est forgée une origine commune mettant en scène et en rapport en particulier les sociétés et cultures européennes, autochtones et africaines, selon une dynamique d'ensemble permettant de justifier cette appellation de « Nouveau Monde », sous l'angle plus spécifique de ce que Cécile Vidal intitule, dans son introduction générale à l'ouvrage, reprenant le titre d'un ouvrage de Colin Calloway de 1998, « des nouveaux mondes pour tous » (p. 13). C'est dans ce cadre en effet que « Les sociétés qui naquirent, souvent dans la violence, de la rencontre entre Amérindiens, Européens et Africains aux Amériques peuvent être qualifiées de "nouvelles" » (p. 17), du fait de leur étrangeté respective de départ, de leur obligation d'invention liée au nouveau contexte, ainsi que de la situation forçant « chacun des groupes en contact à se transformer » (p. 18). En qualifiant le processus à l'œuvre de « créolisation » et d'« acculturation », Vidal aurait pu rendre hommage au concept de *transculturation* proposé par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz dès les années 1940 pour caractériser l'originalité du développement des sociétés américaines. Ce concept aurait pu avantageusement chapeauter l'ouvrage, tant sont nombreuses les occurrences des transformations catégoriques relevant de cette dynamique de transculturation relevées par les analyses thématiques. Car, même au travers de cette analytique de « situation coloniale », empruntée en partie à Georges Balandier (dans ses études sur l'Afrique), l'ouvrage ne veut pas perdre de vue la spécificité de la perspective hémisphérique sur les

Amériques, où les modalités de « conquête » des sociétés autochtones ou d'esclavage à l'égard des populations africaines interfèrent avec des visions impériales qui inscrivent des registres de détermination de relations sociales plus « provinciaux » que strictement « coloniaux », ouvrant ainsi la porte à des aménagements hybrides caractérisant la formation de ces nouveaux contextes de développement – bien souvent asymétriques dans leurs réalisations.

Ainsi, lorsque François-Joseph Ruggiu et António de Almeida Mendes analysent la thématique « migrations et mobilités », ils ne peuvent manquer de souligner que le contrôle des migrations inter et intracontinentales introduit des bouleversements majeurs dans la constitution graduelle de sociétés nouvelles, où c'est le brassage des populations européennes, autochtones et africaines, en particulier, qui définit l'ordre des choses. Un « processus d'enracinement, souvent appelé créolisation » (p. 73), se mêle aux logiques impériales, aux résistances de toutes sortes et aux flux multiples qui alimentent un intense mouvement de ce que l'on pourrait appeler une transfiguration des Amériques, à l'œuvre pour tous les participants. Cécile Vidal analyse de son côté comment le travail, en tant qu'activité dominante au sein de ces sociétés, répartit les segments de populations européennes, autochtones et africaines selon des aires bien distinctes (commerce, services domestiques, travail forcé) qui se distribuent selon les contextes, métropolitains et locaux, et les cadres législatifs imposés, en établissant une « séparation symbolique » (p. 102) au sein de rapports de proximité sociale introduisant malgré tout des relations mixtes de créolisation et de métissage insérées dans des rapports hiérarchiques persistants. En analysant la thématique des marchés, dont l'importance se mesure bien entendu à la nature même de l'entreprise de colonisation menée par l'Europe, Manuel Covo souligne ainsi pour sa part « une fonction essentielle que remplissent alors les marchés: la mise en contact et la coexistence de communautés humaines variées » (p. 117); au-delà des échanges de marchandises, il souligne comment celles-ci se transforment alors en « éléments de transaction interculturelle » (p. 123).

La question « territoire et propriété », déterminante aussi dans ce contexte, est abordée par Cláudia Damasceno Fonseca et Federica Morelli, selon les affrontements directs entre Européens et Autochtones auxquels elle a donné lieu – avec des conséquences parfois surprenantes de désignations « politico-culturelles » créant littéralement des identités (araucanes, chichimèques ou creeks se rapportant au départ à des limites territoriales plus qu'ethniques, p. 167). François-Joseph Ruggiu et Vincent Cousseau se

penchent quant à eux sur la question de la famille, pour constater là aussi que, bien que dominant, le modèle européen se heurte à des conditions locales très différentes et subit des modifications parfois substantielles dans la manière par laquelle se structurent les relations filiales, dans des circonstances par exemple où les femmes se trouvent à exercer un rôle plus fort là où les « chefs de famille » traditionnels sont mobilisés par des activités qui les éloignent de leur foyer (p. 195). La thématique des religions est quant à elle développée par Charlotte de Castelnau-L'Estoile et Aliocha Maldavsky dans un chapitre où elles relèvent que, en « adoptant le langage, les concepts et les valeurs du christianisme, Amérindiens et Africains le mélangèrent avec des traits de leurs propres cultures », alors que les « Européens d'Amérique transformèrent aussi le christianisme venu d'Europe et en développèrent une version plus exacerbée qui s'accordait aux défis du territoire » (p. 215). Dans la thématique « droit et justice », Marie Houllemare, Aude Argouse et Dominique Rogers montrent comment la « spécificité du droit en Amérique résidait dans la définition et la délimitation de groupes statutaires au sein des populations en contact », établissant par là « des hiérarchies sociales favorables aux colons qui rendaient légitimes des situations d'infériorité pour les Amérindiens, les Africains et les Afro-créoles » (p. 245, 259). L'étude de la thématique de l'ordre social, enfin, présentée par Cécile Vidal et Jean-Frédéric Schaub, montre comment ces nouvelles sociétés multiethniques engendrent des dynamiques de racialisation, mais également de violence, de négociation et d'intégration, de résistance et de contestation – et jusqu'au moment de la libération du joug colonial, dans la création des nouvelles républiques où un « principe d'égalité devant la loi » (p. 289) émerge et fait son chemin, graduellement seulement, au sein de ces nouvelles sociétés.

En conclusion de l'ouvrage, Pedro Cardim veut mettre en avant cette « perspective comparée et interactive » permettant de prendre comme un tout ces sociétés coloniales des Amériques, en insistant sur la spécificité suivante dans un constat général: « Contrairement à ce qui s'est passé en Afrique ou en Asie, la colonisation européenne en Amérique, par la mise en contact de différentes populations, a produit une créolisation de ces zones au fil du temps » (p. 295), créolisation qui à ses yeux « ne signifiait ni la déculturation, ni l'européanisation: elle procédait par sélection et destruction, mais aussi par brassage, appropriation et création de nouvelles configurations » (p. 301). Cela dit assez l'intérêt que suscite cet ouvrage, et les attentes que créent de telles perspectives sur l'étude de nos sociétés sur le plan hémisphérique – car ces analyses restreintes au contexte colonial

invitent bien entendu à envisager dans leurs suites comment les contextes nationaux, puis internationaux (avec en particulier l'omniprésence états-unienne), ont pu eux aussi remodeler le Nouveau Monde selon des parcours sociaux et historiques… transculturels.

Jean-François Côté
Université du Québec à Montréal

White, Sam. *A Cold Welcome. The Little Ice Age and Europe's Encounter with North America*. Cambridge MA, Harvard University Press, 2020, 384 p.

Dans le prolongement de son étude publiée en 2011 sur les effets du petit âge glaciaire (sécheresses, temps froid) sur les politiques d'approvisionnement de l'Empire ottoman à la fin du 16e siècle, l'historien de l'environnement Sam White examine ici les répercussions de ces phénomènes climatiques (courants atmosphériques et marins, éruptions volcaniques, etc.) sur les tentatives européennes de colonisation en Amérique du Nord aux 16e et 17e siècles, mais également sur l'établissement des relations avec les populations autochtones présentes sur le continent.

Mobilisant un impressionnant corpus de sources (bien souvent utilisées pour la première fois) et d'études, White propose une œuvre qui se veut accessible à un large public tout en conservant un appareil critique robuste et varié (les notes de fin de volume constituent un tiers de l'ouvrage). Au carrefour de l'histoire environnementale et de l'anthropologie, son livre entre dans la lignée des travaux des historiens Karen Kupperman (colonies de Jamestown et Roanoke) et Daniel K. Richter (période coloniale américaine) et de l'anthropologue Robbie Franklin Ethridge (contacts entre les Européens et la civilisation du Mississippi), tout en faisant appel aux plus récentes données scientifiques. White fait une recension des principaux travaux relatifs aux expéditions européennes en Amérique du Nord, tout en les inscrivant dans un cadre analytique commun: le climat et ses incidences sur les sociétés humaines. Cela lui permet d'affirmer que si les dérèglements occasionnés par le petit âge glaciaire ont certainement contrecarré plusieurs tentatives de colonisation en Amérique du Nord, ils ne les condamnaient pas à l'échec (p. 251).

En effet, comme le remarque White, la plupart des insuccès s'expliquent tant par une incapacité à s'adapter à un territoire et un climat différents que par une inaptitude à tirer des leçons des revers précédents (p. 253). Dès le premier chapitre, il démontre que les Européens ont eu